

# CHRONIQUE

Rappel

2 juillet 98

Je ne sais rien de plus louable que l'initiative prise par un homme qui, ayant été ouvrier et ayant pu s'élever peu à peu jusqu'à une profession libérale, a pensé, dès qu'il a eu son lendemain à peu près assuré, aux ouvriers, ses anciens compagnons. Il s'est rappelé son isolement d'autrefois. Combien il eût été heureux, lorsqu'il cherchait à s'instruire, s'il eût trouvé un centre de réunion intellectuelle, où il eût pu oublier les âpres préoccupations quotidiennes ! Ce qui lui avait manqué, il a tenté de le donner à ceux dont il connaît les besoins et les désirs, pour les avoir naguère partagés. Et, avec de très modiques ressources, mais avec une grande bonne volonté, M. Deherme, voici quelques mois, a fondé une sorte de cercle d'études, en plein faubourg Saint-Antoine, où les ouvriers peuvent venir écouter des jeunes gens de science et de pensée qui parlent pour eux. Il fallait que ces conférenciers fussent jeunes pour se vouer avec ardeur à la tâche qu'ils avaient acceptée, pour avoir la généreuse curiosité de leur auditoire et, par là, modifier leur enseignement selon les nécessités.

Une boutique fut louée, on l'aménagea simplement d'une grande table, sur laquelle on disposa quelques livres, quelques revues, et des chaises. Ce n'était pas la solennité un peu froide des cours du soir, où le professeur se renferme, forcément, dans le sujet pratique qu'il traite. Il s'agissait de causeries à entendre, voire à interrompre par des questions et des demandes d'éclaircissements. Aucune morgue, aucune barrière entre ceux qui parlent et ceux qui écoutent ; une familiarité engageante et amicale.

L'idée n'était-elle pas excellente ? Elle frappait juste. Ils sont nombreux les ouvriers parisiens qui, si las soient-ils de leur rude journée, aspirent à s'instruire, à élargir leur esprit. Ils ne peuvent cependant être traités en écoliers ; c'est en hommes, c'est en égaux qu'ils doivent être considérés. Les nécessités de la vie au milieu desquelles ils se débattent ne sauraient non plus les astreindre à trop de régularité. Ce qui prouva que ce qu'avait conçu M. Deherme était une bonne chose, c'est que dès que l'humble boutique, transformée en un atelier spirituel, fut ouverte, elle fut pleine de braves gens, qui ne tardèrent pas à comprendre le profit qu'ils avaient à retirer de ces réunions. Ils s'appelèrent les uns les autres, et le moment vint où M. Deherme, ayant réussi plus vite et plus largement qu'il ne pensait, fut un peu inquiet de l'exiguïté du modeste local. On en fut quitte pour se serrer dans une plus cordiale intimité.

appel adressé par M. Deherme à ses amis avait été aussi vite entendu. Ils furent bientôt là une douzaine d'écrivains, d'érudits, d'artistes se dévouant à cette œuvre, s'attachant, en s'abstenant de tout terme abstrait, à prendre le langage qu'il fallait pour aller au cœur et au cerveau de ceux qui les écoutaient, tout en leur ouvrant de larges horizons, en les introduisant dans le riche domaine de la pensée. Il ne s'agissait pas d'un vain étalage de science, mais de substantielles conversations, ayant pour suprême loi la clarté, bien que roulant sur des sujets élevés. Certains de ces conférenciers, volontaires de l'éducation du peuple, virent (ce qui ne fit qu'exciter leur ardeur) que la mission qu'ils avaient assumée présentait des difficultés, qu'il était moins aisé de parler là, chaque expression devant être pesée, que devant un public élégant.

La logique des ouvriers est quelquefois redoutable pour celui qui tient la parole. M. Henry Berenger, qui a été, dès le début, un des plus fermes soutiens de l'entreprise de M. Deherme, un des plus dévoués à l'œuvre commune, raconte, dans d'intéressantes impressions de conférencier populaire, que certaines questions déconcertaient un orateur qui ne se payerait que de mots. Il faut être là d'une sincérité profonde pour gagner la confiance de ceux avec qui l'on échange des idées, ne jamais se dérober. Il arrive que le thème choisi dévie, devant de pressantes interrogations qu'on ne peut pas laisser sans réponse. Celui qui s'enfermerait trop étroitement dans son sujet, qu'il soit littéraire, scientifique ou historique, qui en suivrait le développement rigoureux, sans en sortir, risquerait de lasser des hommes qui, par une pente naturelle, ramènent tout à leurs préoccupations aux durs problèmes de la justice et de la misère. Là, être disert n'est rien. Il faut suivre sur son auditoire les pensées qu'on y éveille. Cet auditoire, dit M. Bérenger, a un élan bien sincère vers la vérité et vers la beauté, mais il manque de méthode.

L'expérience indiquera le meilleur moyen de faire porter à ces causeries tout leur fruit. On a commencé par des conférences sur des sujets variés, choisis parmi ceux qui paraissaient, *a priori*, devoir intéresser le plus les ouvriers. Peut-être y avait-il là, cependant, un inconvénient : c'était une sorte de « kaléidoscope cérébral ». Or, cette « instruction en tirailleurs », est ce qui convient le mieux à des hommes, qui n'ont été qu'à l'école primaire, qui n'ont pas appris à sérier les questions, à faire le tour d'un sujet ; M. Bérenger songe, quant à lui, pour amener ses auditeurs à avoir avec lui de fécondes discussions, à traiter un sujet un peu vaste en plusieurs séances. Ceux qui seront curieux de l'écouter se feront inscrire ; il leur prêtera des livres, il leur indiquera des lectures à faire, ils arriveront mieux préparés, capables de faire d'utiles objections, de poser de sérieuses questions. « A l'adhésion un peu confuse de nos auditoires ouvriers, il faut substituer leur collaboration personnelle et précise. Là, comme ailleurs, il faut transformer la masse en individus ».

Ne sont-ce pas là, de part et d'autre, de la part de ceux qui parlent, offrent volontiers leur temps et leur science, et de la part de ceux qui, après de laborieuses journées, renoncent à de basses distractions, des efforts dignes d'être encouragés et soutenus ? Il y a là un fraternel échange tout à fait moderne. Ce qui se fait, avec succès, dans la petite salle de la rue Paul-Bert, ne se fera-t-il pas dans d'autres quartiers de Paris ? Les jeunes gens sentant que leur éducation leur a donné un noble devoir à remplir ne manqueront pas, et n'est-ce pas une des plus belles générosités que celle qui consiste à faire don aux humbles de son savoir et de son esprit ?